

d'y croire absolument. Elle conduisit ensuite M. de la Ronchère chez son mari.

L'entrevue des deux frères fut on ne peut plus affectueuse.

— Que je suis heureux de t'avoir revu ! répétait sans cesse le pauvre malade ; tandis que M. de la Ronchère, lui pressant la main avec effusion, disait :

— Je reviendrai souvent, je te le promets : nous ne resterons plus si longtemps sans nous voir.

Combien il était loin de prévoir qu'il ne reverrait qu'une fois ce visage aimé qui lui souriait avec tant de bonheur et le reverrait alors revêtu de la pâleur et de la rigidité de la mort.

Quelle que fût la joie d'Antoinette à l'idée de repartir avec son père pour sa Ronchère bien-aimée, elle ne quitta pas sans chagrin la maison de son oncle. Elle aimait sincèrement ce pauvre oncle, si bon et si cruellement éprouvé ; elle avait aussi une affection vraie pour Madeleine dont elle savait maintenant discerner les qualités à travers des défauts qui tenaient à son éducation plus qu'à sa nature. Enfin, Christiane lui inspirait une tendre admiration.

De son côté, elle avait su se faire apprécier et aimer ; aussi les regrets exprimés au moment des adieux ne furent-ils pas moins sincères d'un côté que de l'autre. Mme de Paulhac elle-même s'était habituée à la présence de sa nièce ; et, malgré le désir de séparation que lui inspirait sa politique matrimoniale, elle sentait que l'entrain de cette fillette lui manquerait quelque peu et manquerait énormément à sa fille. Aucune note discordante ne troubla donc le concert d'amitié et de souhaits qui furent échangés entre tous quand arriva l'heure du départ.

Antoinette ne regrettait-elle rien d'autre ? Elle ne se le demanda pas ; mais le dernier regard de ses yeux mouillés fut pour le kiosque de bambous qui se détachait, éclatant, sur la masse brunie des grands arbres, aux rayons du soleil couchant.

Le wagon, où se trouvaient déjà plusieurs voyageurs, n'était pas un lieu favorable à des explications intimes. M. de la Ronchère les remit d'autant plus volontiers qu'une autre préoccupation l'assailait à présent. Comment sa femme allait-elle recevoir Antoinette ? C'était elle qui avait voulu qu'on l'allât chercher ; mais il avait senti l'effort dans ce conseil dicté par le sentiment du devoir et non par l'élan du cœur. Il fallait donc recommencer cette vie, attristé par la lutte de deux êtres également chers. Le caractère affectueux de M. de la Ronchère lui rendait cette situation infiniment pénible.

Il regardait sa fille et ne pouvait se défendre d'un sentiment d'orgueil paternel à la vue de sa beauté que le temps avait développé et que l'élégance au milieu du monde faisait valoir ; car Antoinette avait su ne prendre de la mode que ce qui était gracieux et seyant, sans accepter jamais aucune des excentricités grotesques dont quelques mondaines se montrent si avides. Oni c'était une belle jeune fille, incontestablement, et une bonne fille aussi, malgré les torts de son enfance qu'elle venait, d'ailleurs, de réparer avec courage par ce sacrifice de l'exil, volontairement accepté. Si la vie était impossible entre elle et sa belle-mère, eh ! bien, il faudrait la marier un peu plus tôt ; ce ne serait pas bien difficile. Mais aucun sentiment ne ferait-il obstacle à ce projet ?